

## AVANT-PROPOS

# Écrire sur Lino

Écrire sur un homme comme Lino Ventura, c'est aller au-devant d'une rencontre. Une magnifique rencontre. Une vie peu commune, pour un homme né au mauvais endroit, dans une famille un peu mal fichue, un peu bancal, parce que le père est absent, parce que la misère conduit bien souvent à ne pas manger à sa faim. Une volonté de fer qui très tôt s'exprime, la volonté de s'en sortir. Mais s'en sortir pour mener une vie normale. Lino Ventura ne voulait pas être comédien. Il aspirait à une vie normale, avec une famille, des amis, et basta. La gloire, à quoi bon ?

Pourtant, cette gloire qui ne l'intéressait pas, elle semble, elle, lui avoir collé aux basques. Avant le cinéma, il y a eu la lutte, puis le catch, et ce championnat d'Europe gagné sous les couleurs de l'Italie en 1950. Et puis, ce hasard qui fait de lui un comédien, alors qu'il n'en a pas le désir. Et cette façon dont, au premier tour de manivelle, l'homme crève l'écran par son naturel et sa fabuleuse virilité.

Regarder l'homme se mouvoir, une cigarette à la main, comme un sixième doigt, comme une extension naturelle, c'est observer l'image de la force tranquille, du masculin à l'ancienne, d'un vrai mec comme il n'en existe plus parce que nous avons changé. Nous avons changé, mais notre fascination pour cette puissance est restée intacte, inégalée. On ne la retrouve que chez des acteurs aujourd'hui disparus : Robert Mitchum, Humphrey Bogart, Gabin aussi, bien sûr. Sans doute s'agit-il d'un type de personnage aujourd'hui révolu. Révolu, mais pas ringard, pas un instant. Ces hommes ont clos la possibilité de jouer de cette façon-là. Ils n'ont pas d'héritiers. Ventura pas plus que les autres.

Ventura, pour un enfant de la Méditerranée, c'est aussi cette image d'un père comme un pilier, taciturne, un peu impressionnant, dont le regard suffit à forcer le respect. Un moule qui s'est brisé avec la mort de l'acteur. C'est le parallèle avec un autre père, qui n'est pas de l'univers du cinéma, dont les récits d'enfance sont les mêmes à peu près que ceux du grand Lino, dont l'histoire de migration est semblable elle aussi. Ventura, pour qui est né de cette immigration que l'on appelle pudiquement économique, mais qui n'est que le déversement de la misère et de la faim, c'est une image robuste, incontournable, un modèle figé dans le temps et la conscience.

Chacun sait que c'est à la fin de l'écriture d'un livre que l'on en rédige l'introduction. Parce que vous ne savez jamais où l'écrit va vous mener, jamais si vous n'aurez pas envie de vous dédire, parce qu'un livre vous change parfois. Et se pencher précisément sur Lino Ventura, sur l'homme d'honneur, le roc au cœur tendre, cela vous change, aucun doute là-dessus.

## Une enfance parmesane

Il faut croire que ça débute toujours de la même manière. Un pays écrasé de soleil, la misère et une forme de gaîté un peu désespérée, celle des Méditerranéens, ces gens qui ont construit l'Europe, mais que l'histoire a sacrifiés pendant tout le XX<sup>e</sup> siècle. Qu'est-ce qui débute comme ça ? La vie des grands artistes français qui ont fait de la France ce qu'elle est. Une terre ouverte, belle, qui se nourrit de la richesse de cet autre, qui arrive, besace au dos, fuyant la misère, les régimes atroces. Lino Ventura fait partie de ceux-là. Une enfance à Parme, avec la faim qui tiraille toujours un peu le ventre, mais qu'on oublie en battant le pavé avec les copains, dans la rue, au milieu des charrettes et de quelques fiacres.

On est en Italie, donc, dans les années 1920. Lino est né en 1919, la même année que son grand copain Bruno Pelagatti, qui est également son frère de lait. Son

demi-frère presque. Là, dans le quartier de la Ghiaia, Lino, Bruno et leur petite bande de camarades jouent au football avec une balle en chiffons qu'une des mères, bienveillante, a cousus entre eux. Sur la place, pas le droit de jouer, à cause des vitrines. Mais les enfants passent outre. L'un d'entre eux fait le guet, scrutant l'arrivée éventuelle des carabinieri.

Et puis il y a les bagarres enfantines, celles qui ne tirent pas vraiment à conséquence. La bande de la Ghiaia se mesure souvent à celle des autres quartiers de la ville. Pour des questions de territoire. Mais rien de grave. Qu'il s'agisse de foot ou de pugilat, le petit Lino est un peu la tête de file. Il se débrouille bien avec le ballon dans les pieds et n'hésite pas à entrer dans la mêlée quand il s'agit de défendre un pré carré, quel qu'il soit.

Lino est un gamin rigolard, vif, intelligent. Sa capacité de raisonnement est saluée par tous ses camarades. Il a un véritable sens de la rhétorique qui lui permet de convaincre facilement ses copains. Des mômes comme les autres, avec un chef du même âge.

Et puis le garçon, quoique de petite taille, est assez costaud. Et il possède un sens de l'honneur et de la justice très développé. Donc, les potes le suivent sans barguigner. Pas qu'il menace ou qu'il joue des muscles ; non, il est juste un poil plus malin que les autres et assez posé. Sa robustesse physique, qu'il n'acquerra que plus tard, est doublée d'une robustesse morale. Le gamin réfléchit. Il n'arrête pas. Et il dit ce qu'il pense le mieux. Et on est généralement d'accord.

Lino et Bruno habitent le même palier au deuxième étage d'un immeuble situé au 26 de la rue des Pages. Les deux enfants sont frères de lait, on l'a dit. La maman de Bruno, la douce Clelia, a pallié le manque de lait de la

mère de Lino, Luisa. Donc, sur le même étage, la famille Ventura-Borrini, de l'autre, les Pelagatti, sans oublier les toilettes communes. C'est une vie italienne comme on l'imagine. Chez les Pelagatti, les enfants sont nombreux, sept en tout. Chez les Ventura-Borrini, il y a la mère, l'oncle et, un peu, le père. Un personnage vraiment mystérieux dont on ne saura pas grand-chose, si ce n'est qu'il s'est relativement mal comporté avec Luisa et sans doute avec Lino.

Devenu adulte, Ventura refusera pratiquement toujours d'évoquer ce père absent. On a même le sentiment que, lorsqu'il est devenu père à son tour, il a mis un point d'honneur à se comporter à l'opposé de Giovanni Ventura, ce non-père. Cela laisse la chance à Lino de pouvoir se consacrer à sa mère Luisa, avec qui il a une relation très forte, presque fusionnelle.

Luisa est une femme de caractère, qui aime son gamin comme seules les mères méditerranéennes savent le faire. De l'admiration, de l'angoisse, de l'amour qui dégouline de chacun des regards. Luisa sera une mère très présente tout au long de l'existence de son Lino.

Il est également souvent fourré chez les Pelagatti. On prépare un maigre repas, mais il y a toujours une assiette pour le fils de Luisa. Polenta ou autres mets bourratifs et peu chers, c'est le quotidien des repas aussi bien chez les Pelagatti que chez les Ventura.

Pas de viande, pas de charcuterie, et on envoie les gamins chercher des chutes de jambon lorsque l'on a quelques maigres centimes à dépenser, ce qui est rare. Une blague circule à l'époque, qui résume assez bien ce que vivent les gamins de Parme et d'ailleurs : un enfant se rend chez le charcutier et lui demande pour 10 *cente-*

*simi* (centimes de lire) de jambon. Et le charcutier de rétorquer :

— Pour un centime, je te laisse lécher le couteau...

La blague fait rire, même chez les Ventura. On a la politesse du désespoir. On se moque gentiment de sa pauvreté. Comme on la supporte, on vit avec chaque jour, il faut bien se faire une raison.

Dans ces années 1920 en Italie, les fascistes sont arrivés au pouvoir. Benito Mussolini fait de grandes parades, organise d'immenses rassemblements, mais les gens ont faim. Les Italiens quittent facilement leur campagne pour se rendre, non pas à la ville, mais à l'étranger. L'étranger proche, un peu plus riche. En France, il y a du travail, paraît-il. Et on mange à sa faim.

De nombreux Italiens ont fait le voyage transalpin. Ils ont recréé une communauté, là-bas, loin des oliviers et de la poussière. Ils vivent souvent dans des conditions précaires, mais ils ont du travail et parviennent à se retrouver entre compatriotes de temps en temps pour taper le carton et parler du pays et de ceux qui sont restés là-bas.

C'est ce qui va se produire avec les Ventura. Ou plus exactement avec Lino et sa mère. Une femme mariée, mais seule, qui élève un enfant, ça fait jaser à Parme en 1925. Sans compter que ce n'est pas Giovanni, coureur de jupon patenté, qui apporte de quoi nourrir la maisonnée.

Or, la famille de Luisa, les Tanzi, tient une fabrique de conserves de sauce tomate dans la banlieue parisienne. Évidemment, ce n'est pas l'Amérique, mais c'est du travail, des conditions de vie un peu meilleures (pas beaucoup) et c'est aussi laisser derrière soi une vie morose. Bruno Pelagatti dira :

— Le père de Lino était presque toujours absent. On ne nous disait pas la vérité, à nous, les gosses. Les parents évitaient de parler de ces choses devant nous ou en parlaient à mots couverts. Je crois que son père ne fut pas un bon papa, mais il n'a jamais voulu parler de ce drame.

Luisa prend donc son petit Lino sous le bras. Il a sept ans, nous sommes en 1926. Un déchirement, comme toujours. Qui peut croire que quitter sa terre natale est chose facile, malgré la pauvreté et la faim. Cela demande un vrai courage, et le désespoir n'est pas le seul critère.

Lino et Luisa vivent donc à Montreuil-sous-Bois, petite ville de banlieue à l'est de Paris. Ville pauvre, encore en partie rurale, et qui accueille une importante immigration. Montreuil et ses vergers, ses murs sur lesquels depuis des siècles les cultivateurs font pousser des pêches. Pas vraiment la campagne, pas tout à fait la ville. Un entre-deux comme il en existe tant à l'époque, un entre-deux qui ressemble à ce que décriront Louis-Ferdinand Céline ou Emmanuel Bove. Trop éloigné du cœur vivant de la capitale pour que l'on puisse vivre en Parisien, trop proche pour qu'une vie réellement provinciale s'y installe.

Les déversés de la misère se retrouvent là, à quelques encablures de Paris. Le petit, qui ne connaît pas un mot de français, se retrouve à la communale, avec les autres, souvent issus de l'immigration eux aussi. Comme un rituel, un bizutage, Lino a droit aux sempiternelles méchancetés. Il se fait régulièrement traiter de sale Rital, ou de Rital tout court. Et, comme il n'aime pas ça, le petit Parmesan, il joue des poings et rentre souvent un peu écorché de l'école.

Cela va durer un peu moins de deux ans. Une vie difficile. Puis, on juge qu'il vaut mieux que Lino rentre en Italie. C'est ce qu'il fait donc en 1928. Il part s'installer chez son oncle Emilio Borrini. La vie à Montreuil était trop dure, et puis Luisa n'a pas d'emploi vraiment stable. Elle fera revenir le gamin quand elle pourra lui assurer une vie correcte. Lino reprend l'école en Italie.

Il est à présent séparé de son copain Bruno. Ils n'usent plus leur fond de culotte sur les mêmes bancs, mais cela ne les empêche pas de se voir dès que la cloche a sonné. Lino est très proche de Bruno et de sa famille. Un lien aussi fort ne se rompt pas facilement. L'enfant va passer trois ans, comme ça, à attendre.

Sans trop savoir quel sera son avenir. S'il repartira en France ou si sa mère reviendra vivre à Parme. Finalement, c'est un nouveau départ vers la France. Mais, cette fois-ci, c'est à Paris qu'il va s'installer. Luisa a trouvé un emploi dans un hôtel du IX<sup>e</sup> arrondissement.

À la gare ferroviaire, Clelia et Bruno sont venus dire un dernier au revoir au petit. Ce n'est en effet qu'un au revoir : Lino, malgré les privations, a toujours aimé sa bonne ville de Parme. Il promet qu'il reviendra dès qu'il le pourra. Et il tiendra promesse.

La nuit, le train... La tête de Lino n'est pas pleine de rêves. Il quitte les copains, n'a pas un très bon souvenir de son premier passage en France. Il sait qu'il va lui falloir se faire de nouveaux amis, apprendre à mieux maîtriser la langue française et peut-être se mettre vite à travailler. Cela ne lui fait pas peur. Lino a un caractère bien trempé et une volonté de fer. Il le prouvera tout au long de son existence. Le gentil gamin de la Ghiaia peut avoir le regard dur.